

# LE MESSENGER

Supplément aux „Signes des Temps“

ABONNEMENTS : Un an 75 cts., avec les « Signes des Temps » 3 fr. 75 cts.

L'ADRESSE de frère L.-P. Tièche est rue Jean Charles 1, et non pas No. 11 comme cela avait paru dans le dernier numéro du *Messenger*.

L'administration des *Signes* reçoit très fréquemment des cartes ou lettres dans le genre de celle-ci que nous avons sous les yeux :

« Comme je n'ai pas l'intention de m'abonner au journal *Les Signes des Temps*, veuillez s'il vous plaît ne pas m'adresser d'autres exemplaires.

Votre bien dévoué

E. Besancet-Blanc.

Travers, le . . . . .

Nous avons reçu ces jours passés une carte dans le même sens signée A. Latour, Bienne. —

Souvent nous recevons en retour, avec la mention « refusé », des journaux que l'administration n'a pas du tout envoyés. Et il en est de même des personnes qui nous ont écrit les cartes mentionnées plus haut.

Les membres des sociétés missionnaires ne devraient jamais envoyer des journaux sans en avertir par écrit les personnes auxquelles ils les envoient. S'il y a un travail qui doit être fait avec soin et intelligence, c'est le travail missionnaire. Cela est nécessaire en tout premier lieu, si l'on veut produire une bonne impression. L'administration doit répondre aux personnes qui reçoivent ainsi le journal que ce n'est pas elle qui l'envoie, et si le destinataire continue à recevoir le journal sans rien d'autre, elle ne peut que penser que l'expéditeur n'est pas une personne réfléchie. Elle ne reçoit donc

pas une bonne impression. Puis lorsque la personne ne s'intéresse pas au journal, il y a perte. En outre, on lira toujours beaucoup plus vite un imprimé accompagné d'une lettre. On aura plus de curiosité à voir ce qu'il contient.

## Le camp-meeting

COMME il a déjà été annoncé, le camp-meeting aura lieu à Genève du 1<sup>er</sup> au 6 juillet prochain.

Le camp sera situé à la rue de Lausanne N<sup>o</sup> 144, Campagne Sécheron.

La rue de Lausanne est la première rue en dessous de la gare Cornavin. De la gare au camp, il y a environ dix minutes à marcher. L'emplacement est bien ombragé et souvent employé pour des fêtes, de sorte que l'endroit est bien connu.

Il n'est pas nécessaire que nous indiquions la manière de se rendre à Genève; chacun prendra la route la plus avantageuse depuis son point de départ. Pour la majeure partie un billet d'aller et de retour de dix jours suffira.

Il y aura au camp un restaurant hygiénique dirigé par une personne de l'Institut Sanitaire de Bâle. Les prix seront modérés et le service sera fait soigneusement.

Les personnes désirant des tentes sont priées de l'annoncer sans retard à M. Tell Nussbaum, rue des gares 19, Genève. Il y

aura des couvertures de laine disponibles pour les personnes qui en désireraient, mais il faudrait l'annoncer à l'avance aussi vite que possible. Il n'y aura ni drap, ni oreillers, ni rideaux pour séparation dans les tentes. Il faudrait donc s'en munir.

---

Cette année, nous aurons le privilège d'avoir au milieu de nous bon nombre de nos frères d'Amérique. Il y aura bien des questions importantes à considérer. Ne nous privons pas de l'occasion de nous enrichir spirituellement. Plus que jamais nous avons besoin d'être fortifiés. Ne reculons pas devant quelque sacrifice et allons au camp.

---

Je suis heureux d'apprendre qu'un grand nombre de nos frères se préparent à aller au camp-meeting. La dernière fois que j'ai été voir l'emplacement, dans les premiers jours de mai, tous les arbres s'étaient revêtus de leur beau feuillage. Le Seigneur nous a fait trouver un lieu agréable. Il est juste assez à l'écart pour assurer la tranquillité, et assez près du centre de la ville pour que personne ne se croie exclu des réunions.

Il y a actuellement à la Conférence générale de Londres plusieurs délégués d'Amérique, dont nous attendons de voir la plupart au camp de Genève. Ce sont les frères : A.-G. Daviells, président de la Conférence générale ; E.-R. Palmer, directeur général du colportage ; H.-W. Cottrell, président de l'Union des conférences de l'Est ; C.-W. Flaiz, président de l'Union des conférences du nord ; H.-W. Schultz, directeur de l'œuvre allemande en Amérique. Que tous nos frères fassent leurs efforts pour venir à l'assemblée et pour faire connaissance avec ces hommes que Dieu a mis à la tête de l'œuvre.

Nous sommes heureux de savoir que quelques frères de France se proposent de venir au camp. C'est ainsi que cela doit être. Au fait, tous les frères de France devraient y être présents. Ne nous laissons pas arrêter par la question des dépenses. Les bénédictions qui vous attendent valent plus que cela. Rien n'est négligé pour que notre séjour au

camp soit rendu aussi confortable que possible.

Avant tout, prions tous avant d'aller au camp. Amenons-y le Seigneur avec nous, et il y sera sûrement. Que chacun parle du camp d'une manière encourageante, et nullement dans le sens contraire.

B. G. WILKINSON.

---

## CORRESPONDANCES

---

*Lausanne, 5 mai 1902.*

Le 19 avril 1902, selon cette parole des Saintes Ecritures qui dit : « Allez donc, et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », notre frère Wilkinson baptisait dans le bleu Léman trois personnes, qui furent ainsi admises dans l'Eglise et en font la joie. Nous espérons que le jour n'est pas éloigné où un assez grand nombre d'âmes qui suivent avec intérêt et assiduité les assemblées, manifesteront leur foi au Sauveur en lui rendant témoignage de la même manière.

E. ROCHAT.

---

*Neuchâtel, le 27 mai 1902.*

DEPUIS que nous avons quitté les conférences à la campagne, nous avons continué d'avoir une conférence par semaine avec le petit groupe de Cormondrèche, où nous avons toujours de la joie, ainsi que le dimanche soir avec l'Eglise de Neuchâtel. Nous avons décidé avec frère Hirschy d'aller vendre au Val-de-Ruz des petits traités ; nous y avons eu un succès des plus encourageants. Voici comment nous nous y sommes pris : Nous avons acheté des enveloppes dans lesquelles nous avons mis de petits traités de 5 ou 10 cts., etc., pour la valeur de 75 cts. et au-dessus, par enveloppe. Nous y mettons 12 à 13 traités avec de belles couvertures, car cela aide à la vente. Ainsi les personnes qui achètent n'ont pas seulement une partie de la vérité, mais tous les points principaux s'y trouvent, et c'est à quoi il faut viser. Il faut répandre non seulement une partie de l'Evangile, mais tout l'Evangile. Naturelle-

ment que nous détaillons aussi nos brochures à ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas le tout.

J'ai eu le plaisir d'avoir avec moi trois jeunes sœurs de Cormondrèche qui désiraient faire leur expérience dans cette branche de l'œuvre; elles ont trouvé que l'œuvre de Dieu est noble et remplie d'encouragements; deux d'entre elles se sont décidées d'aller à Genève pour vendre le journal. C'est avec regret que l'autre sœur se résigne de rester à la maison pour un motif quelconque. Nous avons commencé le placement du numéro spécial à Neuchâtel où nous avons plus de succès que nous avions espéré; la ville sera vite faite; les membres de l'Eglise ont pris la chose à cœur, ils nous aident par les prières et d'autres par le placement de ce numéro. Sabbat passé nous avons eu la joie de voir au milieu de nous une dame catholique qui aime la vérité; nous l'avons rencontrée en distribuant des cartes d'invitation et depuis lors, elle a continué d'avoir des lectures bibliques chez moi. Je crois qu'elle continuera malgré les grandes difficultés qu'elle aura à rencontrer au milieu des siens. N'oublions pas dans nos prières de telles personnes.

Chers frères et sœurs, vous pouvez juger vous-mêmes par ces quelques lignes, que le Seigneur fait son œuvre, non avec éclat, mais comme le grain de semence qui croit sans bruit. Ainsi nous pouvons donner toute la gloire à Dieu.

HENRI PROVIN.

*Torre Pellice, le 29 mai 1902.*

Nous gardons le silence depuis quelque temps; mais ce n'est pas que nous ne recevions pas de précieux sujets d'encouragement. Nous avons eu le privilège de recevoir dans notre famille italienne six membres nouveaux, il y a quelques semaines. A une seule exception près, ils sont tous jeunes. Nous sommes d'autant plus réjouis de ces nouvelles adhésions que ce sont tout de personnes qui connaissent les deux langues italienne et française.

L'arrivée du frère Bénézet nous a réjouis. Son concours est fort apprécié. Il nous est d'autant plus précieux, que nous avons main-

tenant deux cours de conférences que nous menons de front.

Nous avons aussi fondé une société de tempérance qui compte une trentaine de membres. A notre connaissance, celle-ci est la première qui ait été fondée dans le royaume d'Italie. Bien que le fléau de l'alcoolisme fasse autant de victimes ici qu'ailleurs, on n'en veut absolument pas convenir. Nous devons lutter contre un préjugé très puissant; mais nous avons Christ qui combat pour nous, et nous allons de l'avant en comptant sur la victoire.

Depuis les derniers baptêmes, des visages nouveaux sont venus nous réjouir. Plusieurs personnes se sont vivement intéressées aux vérités solennelles que nous proclamons. Cela nous donne lieu d'espérer qu'avant la publication du prochain numéro du *Messenger*, notre famille se sera encore sensiblement augmentée.

Merci à tous les frères et sœurs qui nous ont donné des gages de leur sympathie chrétienne. La pensée que nous avons au pays des frères et des sœurs qui nous réservent une place dans leurs affections et leurs prières est pour nous une source de force.

Votre, etc.

J. CURDY.

*Jérusalem, 16 mai 1902.*

VOILA bientôt six mois que nous travaillons à Jérusalem; depuis notre arrivée, le Seigneur nous a donné l'occasion de faire toutes sortes d'expériences, mais il nous a aidés dans toutes les circonstances et nous ne pouvons que le remercier pour tous ses bienfaits à notre égard.

Nous avons appris depuis à connaître le pays et ses coutumes et nous nous sentons tout à fait chez nous.

Tout est complètement sec maintenant, brûlé par le soleil. Les champs sont abandonnés, le paysan ne peut plus labourer ses terres et on ne voit plus ainsi (chose curieuse) un âne et un bœuf sous le même joug ou un bœuf et un chameau.

La chaleur du jour étant accablante, dès qu'il commence à faire sombre, l'arabe étend son burnous par terre, se couche et s'endort pour se lever aux premiers rayons du soleil.

Son costume de nuit et celui de jour sont semblables : une longue chemise, un turban sur la tête, et c'est tout.

Les grands troupeaux de brebis qui parcourent les champs n'ont plus grand'chose à y prendre, malgré toute la peine que se donnent les bergers pour trouver le moindre peu d'herbe verte. J'aime beaucoup les bergers; ce sont de bonnes gens, s'occupant toujours de leurs troupeaux avec une attention touchante. Ils marchent toujours à la tête de leurs troupeaux et n'ont jamais de chien, en Orient; ils portent un long bâton à la main en houlette pour s'aider à marcher et conduire leurs brebis; mais, s'il y a danger de bêtes sauvages, ils prennent leur fronde dont ils savent toujours se servir avec habileté.

Les maisons orientales sont très agréables en été, car elles sont construites avec des murs très épais ne laissant pas pénétrer la chaleur, et les chambres y sont très vastes. Chez les riches personnages, les appartements sont très bien décorés et si on est invité à dîner, par exemple, on est introduit dans des salles à manger magnifiques. Naturellement, on n'a ni cuiller, ni fourchette, ni couteau; on s'assied sur de petites chaises très basses, plutôt des tabourets, autour d'une petite table; un domestique apporte, sur un plateau, un plat, où chacun puise avec les doigts. Lorsque celui-là est vide, il en apporte un autre et ainsi de suite. Je ne dois pas oublier de dire qu'à la porte de la chambre il y a deux serviteurs, un avec une carafe d'eau et un linge, l'autre avec un bassin; l'un vous verse l'eau sur les mains et l'autre les essuie; il en est ainsi lorsqu'on entre dans la chambre et lorsqu'on en sort.

Avec la chaleur et la poussière, les aveugles semblent augmenter dans les rues de Jérusalem; ils ne sont pas conduits par un chien comme en Europe, mais par un petit garçon avec une tasse en fer à la main. En Orient, le peuple souffre d'une terrible maladie d'yeux, presque inconnue en Europe.

Certaines céréales sont maintenant mûres et on commence à entendre, dans quelques maisons, le bruit de la meule; il est fait par les femmes qui écrasent le grain entre deux grosses pierres de granit, circulaires, placées

l'une sur l'autre. La plus haute se meut à l'aide d'une poignée et elle est percée au milieu d'un trou par où on met le grain; on tourne la plus haute pierre et celui-ci, écrasé, tombe dans un linge étendu par terre. Mais ce travail est très long et les femmes passent en ce moment une grande partie de la journée pour préparer ainsi la farine. Avec ces grandes chaleurs le peuple a besoin de boire beaucoup, mais heureusement qu'il apprécie l'eau ici plus que nous ne le faisons en Europe; aussi, au lieu d'acheter de la bière ou de l'alcool, il achète simplement de l'eau. Et c'est pour cela qu'il y a des hommes qui parcourent les rues avec une peau de bouc, remplie d'eau, sur les épaules et deux verres dans la main droite qu'ils choquent ensemble pour attirer l'attention des passants. Lorsque quelqu'un désire boire, ils ne font que baisser les épaules pour laisser couler l'eau. Celle-ci commence à être rare et les femmes doivent souvent la chercher pour leur ménage à une citerne éloignée; elles la charrient dans de grandes jarres en terre poreuse qu'elles portent sur la tête. Et c'est surprenant de voir les énormes poids qu'elles peuvent porter ainsi.

De grandes caravanes apportent maintenant beaucoup de charbon de bois, préparé dans des villages éloignés; c'est l'époque de l'année où il est le meilleur marché, aussi on voit de longues trainées de chameaux, attachés les uns aux autres par une corde, arrêtés chaque matin aux portes de la ville. Arrivés près des remparts, si une des portes n'est pas ouverte, ils doivent attendre jusqu'à ce que la sentinelle l'ouvre toute grande. Ces portes sont très grandes et très pesantes et à chacune d'elles, il y a un corps de garde. Les Orientaux appellent ces portes « les yeux de la ville ». Lorsqu'elles sont ouvertes, les chameaux peuvent facilement y passer, mais lorsqu'elles sont fermées, cela est impossible; il y a cependant une petite porte percée dans la grande, à peine assez large et haute pour livrer passage à un homme et que les Juifs et les Arabes appellent « œil ou trou de l'aiguille ». Si un homme y passe facilement, un chameau ne le peut jamais et cette coutume explique peut-être les paroles de Jésus quand il dit dans

Matth. XIX, 24 « qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu ».

La fièvre commence à sévir passablement et les enterrements sont très fréquents. En travaillant, nous entendons souvent une rumeur qui grandit à mesure que le cortège approche et on peut voir d'abord les amis du défunt marchant en tête, puis quatre hommes portant une échelle sur les épaules où le mort est couché, recouvert quelquefois d'un drap, d'autres fois absolument découvert. Si c'est un homme, un turban est placé sur une perche au-devant de l'échelle, si c'est une femme, on y place un voile. Les femmes viennent derrière en faisant un grand bruit, surtout si la personne était très considérée.

Mais je m'aperçois que je vous parle de bien des choses excepté de notre œuvre. Eh bien, nous pouvons être reconnaissants envers Dieu de ce que le nombre de nos patients augmente chaque jour et parmi eux, nous pouvons compter nombre de personnes les plus considérées de la ville. Il va sans dire que nous avons des gens de toutes sortes de nations : des Européens, des Américains, des Arabes, des Juifs, des Turcs, etc. Toutes les nations sont représentées à Jérusalem et il nous arrive souvent d'être un assez grand nombre de personnes à table et aucune n'appartenant à la même nation.

Les traitements hydrothérapiques sont appréciés par les docteurs, et plusieurs d'entre eux nous envoient des patients. Des religieux et des religieuses même de certains hôpitaux viennent prendre des traitements chez nous.

Nous faisons tout notre possible pour soulager le pauvre peuple, mais beaucoup viennent malheureusement chez nous après de longues années de maladie et après qu'ils ont essayé tous les remèdes, en sorte que nous devons souvent leur dire, qu'à vues humaines, la guérison n'est plus possible.

Les traitements ne peuvent pas être rétribués comme en Europe, car l'argent se gagne très difficilement ici. Un Arabe doit travailler tout le jour pour gagner seulement quelques piastres et avec cela, il a

souvent de 8 à 12 enfants à nourrir; heureux, si dans ce nombre, il n'y en a pas deux ou trois d'aveugles.

Mais nous allons de l'avant, comptant sur le Seigneur et travaillant autant que possible pendant la belle saison qui est presque la seule favorable ici.

Priez pour nous, chers frères et sœurs, afin que le Seigneur nous aide à faire avancer son œuvre dans cette vieille Jérusalem en attendant de nous retrouver tous dans la nouvelle.

L. JESPERSON.

---

## ECHOS

### de la Conférence de Londres

---

*Séance du dimanche matin, 18 mai 1902*

CETTE séance est consacrée à des rapports de divers champs.

#### **Russie Méridionale**

Ce champ a récemment été organisé en une conférence, avec le frère Gæde comme président. Le frère Bœttcher a assisté à l'organisation de la Conférence et a constaté le zèle de ces frères. Deux cents personnes ont réussi à pénétrer dans un local où 50 chaises seulement peuvent être mises en rangées. Un frère, un maréchal, avait tant de travail, au moment des réunions, qu'il assista le jour aux réunions et fit son travail la nuit. Frère Conradi raconte les dangers qui menacent les ouvriers qui travaillent dans ce champ. Leurs réunions ont lieu à minuit, vu que la loi russe défend toute propagande parmi les Russes.

Le frère Gæde prend la parole pour raconter quelques expériences personnelles avec les ennemis de la vérité. Un faux frère l'ayant trahi, le prêtre se prépara à venir l'arrêter. Mais ce dernier ayant annoncé son dessein dans une boutique, un jeune garçon, fils d'un de nos frères, l'entendit et vint l'annoncer aux frères assemblés. Immédiatement la réunion fut suspendue et frère G. disparut à temps. Une autre fois, un complot se forma pour l'arrêter. Le complot fut encore

découvert à temps. Frère G. se cacha et put voir de sa cachette une foule immense se réunir autour de la maison. Une troisième fois, la réunion fut avertie de l'arrivée de la police juste à temps pour éteindre les lampes et se disperser. Un Sabbat matin, quinze hommes vinrent pour arrêter les frères. Ceux-ci refusèrent de les suivre durant le Sabbat. Les agresseurs allèrent au village voisin chercher quinze hommes de plus et s'emparèrent brutalement des frères et les amenèrent devant les autorités. Là, on les accusa de procédure illicite et les frères furent délivrés. Une autre fois, frère Gæde dut s'échapper sous un déguisement. Une autre fois encore, avisé d'une perquisition, frère G. s'échappa. Arrive une bande d'hommes conduits par un pasteur baptiste. « Où est ce prédicateur ? » crièrent-ils. — Allez-le chercher, leur répondit-on. Ils se mirent à sa recherche. Les frères également; au bout de quelques heures, frère G. rentra. Il y avait des gens dans la maison : c'étaient les frères. — Allez-vous cacher, on va vous tuer. Accompagné des frères, il sortit en quête d'une cachette. — Venez dans telle maison, lui dit-on. L'Esprit lui dit de ne pas entrer. Et en effet, peu après, les ennemis venaient l'y chercher. On le conduisit ensuite à une localité où il prit le train.

### Hongrie

Frère Huenegart est invité à parler sur le champ qu'il représente.

Ce champ, dit-il, est vaste et ses besoins sont grands. Il renferme la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie, la Transylvanie. Presque toutes les nuances du protestantisme y sont représentées, à part le romanisme qui domine. L'œuvre a commencé en Transylvanie. Nous avons des Roumains, des Hongrois et des Allemands qui observent la vérité, une centaine en tout. Ces frères sont zélés et aiment le message. J'ai réussi, par la grâce de Dieu, à apprendre le hongrois qui est la langue dominante, et qui sert comme trait d'union aux diverses nationalités qui composent notre champ. Il nous faut des ouvriers, des jeunes gens qui consentent à se consacrer à l'un ou l'autre de ces peuples et à apprendre leur langue.

J'ai pris des informations à Vienne sur le mouvement appelé *Los von Rom*. C'est, malheureusement, un mouvement politique plutôt qu'un mouvement poussé par l'amour de l'Évangile. L'Autriche est encore sans ouvriers. Tout ce champ compte 70 millions d'habitants et n'a que deux prédicateurs consacrés. Vienne compte un million et demi d'habitants. N'est-il pas temps d'y envoyer des ouvriers ?

### A la mémoire de frère Grin

*Lundi après-midi, 19 mai*

Cette après-midi, nous avons assisté à une réunion touchante. Le motif en fut la résolution suivante, présentée à l'assemblée par le comité des résolutions.

La résolution fut suivie de remarques faites par les frères Wilkinson, Vuilleumier et De Forest adressées à la mémoire du défunt. Le frère Schultz, délégué de l'Amérique, demanda si la famille de frère Grin avait des moyens de subsistance. Sur la réponse négative, il demanda en termes émus si la résolution était tout ce que l'on allait envoyer à la veuve et aux orphelins. Frère Daniells prit alors la parole pour exprimer sa conviction profonde que les familles d'ouvriers tombés à leur poste, comme les ouvriers malades, avaient droit à être assistés aussi longtemps que la nécessité s'en ferait sentir, et que cet entretien devait venir de la dîme. Il cita le cas du frère Holser, dont les ressources s'épuisèrent au cours de sa longue maladie, et qui fut obligé, en conséquence, de réclamer des secours à la Conférence générale, après une longue et cruelle attente. Plusieurs frères parlèrent avec conviction dans le même sens, et reçurent de l'assemblée de vives marques d'assentiment.

Le frère Schultz demanda alors à l'assemblée de bien vouloir signifier d'une manière tangible sa sympathie pour la famille de fr. Grin. Une collecte s'organisa séance tenante et rapporta 15 livres sterling, soit 375 francs qui seront envoyés immédiatement à sœur Grin.

Demain, mardi, 20 mai, aura lieu, ici à Londres, le mariage de notre cher frère Wilkinson avec une jeune sœur américaine.

Maude Morrison, de College View, Nebraska. Un grand nombre de délégués assisteront probablement à la cérémonie, entre autres sept ex-professeurs à Union-Collège, y compris les deux époux, et vingt-cinq ex-étudiants du même collège. Sœur Morrison enseignait le dessin, l'anglais, la culture physique et d'autres branches, et était très appréciée de ses élèves et collègues. Son père a occupé durant de longues années des positions de responsabilité dans l'œuvre en Amérique. Nous félicitons notre cher président de la bonne fortune qui lui échoit, et notre champ qui gagne une collaboratrice de talent. Nos vœux les plus sincères de prospérité aux heureux époux.

Notre champ est représenté à la Conférence par le frère Wilkinson, le Dr DeForest et le soussigné. Sont présents : les frères Bœttcher, de Bâle; Conradi et madame, Schuberth et Dail, de Hambourg; Frauchiger, de Carlsruhe; Perk, de Dresde; Dr Hœnes, de Friedensau; bon nombre de la Scandinavie et de la Russie; Huenegart, de la Hongrie; Hoffmann, de la Finlande; un grand nombre de l'Angleterre Parmi ceux-ci, Salisbury et madame (née Lenna Whitney). Enfin, j'ai eu le plaisir de saluer, après une longue séparation, mon ancien ami Paul Aufranc, dentiste à Calais.

Je termine ici ces notes jetées à la hâte sur le papier. Les délibérations de la Conférence ne font que commencer et promettent d'être du plus haut intérêt. — Que le Saint-Esprit nous accompagne!

JOURNÉE MÉDICALE

Séance du matin, mercredi 21 mai

Dr Ottoson. — Le Sanatorium de Skodsborg est magnifiquement situé, près de Copenhague, sur le détroit. Les recettes ont augmenté depuis quelques mille francs à 125,000 par an. L'an dernier, nous avons eu un boni de 17,000 kroners.

Nous avons en ce moment au sanatorium un évêque, trois pasteurs luthériens, deux pasteurs méthodistes et un prédicateur adventiste. Le frère de l'évêque a été chez nous il y a trois ans, gravement malade. C'é-

tait le premier ecclésiastique que Dieu nous eût envoyé. Sa guérison fut rapide et il nous recommanda chaleureusement. Les préjugés qui régnaient dans le public s'en vont comme par enchantement.

Dans nos relations avec le corps médical, Dieu nous a aidés. Durant mes études à Copenhague, j'ai prêché publiquement et étais connu comme prédicateur, ce qui faisait croire à beaucoup de gens que je devais être un pauvre médecin. Un jour une dame éminente entra dans mon bureau :

— Êtes-vous chrétien?

— Oui madame.

— Êtes-vous adventiste du septième jour?

— Oui madame.

— Dieu soit loué; j'ai enfin trouvé un docteur chrétien.

Plusieurs cas de ce genre que je pourrais citer montrent que le caractère religieux de notre institution est l'un des plus importants.

Dr De Forest. — Notre œuvre médicale à Bâle commença en 1895. La première année, nous eûmes 40 malades et l'an dernier 150. Notre première malade est une dame de Danzig. Nous nous efforçons de recevoir chaque malade comme Christ lui-même. Elle était théosophiste; au bout de six semaines, elle fut convaincue de la vérité et est devenue un membre fervent de notre Eglise à Danzig. Vint-cinq personnes ont trouvé le Sauveur dans l'institution. Tout dernièrement, une dame catholique me remercia, en partant, d'avoir appris à connaître l'Évangile. Nous avons eu en tout 525 malades et formé 30 garde-malades. L'an dernier, notre fabrique de produits alimentaires a fait des affaires pour 50,000 francs.

Dr Hœnes. — Notre institution en Allemagne est la plus jeune. L'œuvre à faire est grande. Les médecins en général ne désirent pas instruire le public sur les lois de la santé. Il s'est formé une catégorie de docteurs laïques, comme Kneipp et Kuhne, qui ont plutôt créé de la confusion. J'ai dû prendre un milieu entre les deux factions. J'ai gagné l'affection et la confiance de quelques médecins, qui s'intéressent à nos méthodes. L'an dernier, le maire d'une localité voisine vint au sanatorium, et entendit une causerie faite par moi sur les principes de la santé. Quelques mois plus tard, il me fit appeler auprès de sa femme qui souffrait d'une lésion cardiaque très grave. Depuis que je la soigne, elle va mieux, et ses amis en sont étonnés. Nous avons en ce moment 40—50 patients.

Six à huit malades ont été baptisés depuis que l'œuvre a commencé il y a un an. L'hiver dernier, nous avons envoyé des gardes-malades dans diverses villes de l'Allemagne, où ils jettent la bonne semence et les fondements de succursales.

*E.-R. Palmer.* — Nous avons commencé l'œuvre médicale à Summer Hill près de Sydney, puis à l'École de Cooranboug, où, comme en Allemagne, l'école et le sanatorium s'aident mutuellement; l'école profite des leçons données par le docteur et le sanatorium, ainsi que l'imprimerie, donnent du travail aux élèves. On cherche maintenant à bâtir un plus grand établissement à Sydney, ayant soin de ne pas aller plus loin que nos fonds et ne pas faire des dettes. Le Dr Kress et sa femme dirigent l'œuvre médicale.

*J.-M. Erikson.* — En Suède, nous n'avons pas encore de sanatorium proprement dit. Nous avons quelques gardes-malades qui ont de petites salles de bains où ils donnent des traitements. Une sœur a fait d'excellent travail à Upsala. A Skodsborg, au sanatorium, nous avons 25 Suédois qui, nous l'espérons, nous reviendront. Cela nous encouragera à en envoyer d'autres se préparer pour le champ.

*Emil Lind.* — La sœur mentionnée alla à Upsala sur ma requête. J'y rencontrais en colportant tant de gens malades, que je leur dis que je leur enverrais une garde-malade. Je payai son voyage. Tous les colporteurs lui donnèrent les adresses des personnes malades qu'ils avaient rencontrées. Elle a eu du succès dès le commencement, et elle a gagné honorablement sa vie. On voit par là comment le colportage peut aider à l'œuvre médicale, et comment tous les départements de l'œuvre sont intimement liés.

*Ellery Robinson.* — Notre œuvre médicale en Inde date de plusieurs années.

Voici un incident qui montre comment cette œuvre ouvre le chemin au message. Une dame riche appela le Dr Ingersall qui lui fit subir une importante opération au sanatorium. Elle y lut *Vers Jésus* en anglais et demanda d'autres ouvrages du même auteur; on lui donna *Patriarches et Prophètes*, puis *La Grande Controverse*, puis les cinq volumes des *Témoignages*, puis le livre sur *Daniel et l'Apocalypse*, par U. Smith, et se mit à garder le Sabbat. Sa fille, très mondaine, se convertit aussi et s'est engagée dans l'œuvre.

— Des membres de la famille de Lord Cur-

çon, le vice-roi d'Inde, viennent se faire soigner au sanatorium.

*H.-F. Schuberth*, rédacteur du *Journal d'Hygiène*. — Il y a, en Allemagne, plus de 50 journaux d'hygiène qui préconisent la thérapeutique sans médecine. On y publie des livres de ce genre, dont quelques-uns ont eu une vente de un demi-million d'exemplaires. Il y a plus de cent institutions d'hydrothérapie et beaucoup de sociétés végétariennes en Allemagne. On peut évaluer à un million le nombre de personnes qui s'intéressent à ces questions. J'ai été invité à faire une conférence dans une de ces sociétés et ai pris occasion d'exhiber nos produits alimentaires. Ce dont le public a le plus besoin, c'est d'apprendre les principes de l'alimentation. On mange en général cinq fois par jour. Ce sujet, présenté en public, attirera davantage l'attention que les questions religieuses. L'Allemagne présente un champ excellent pour cette branche.

*G.-W. Webb.* — En Afrique, nous avions un sanatorium; nous l'avons perdu. Mais Dieu nous a soutenus dans nos perplexités et l'œuvre se poursuit. Pendant que j'étais garde-malade au sanatorium, nous avions coutume, chaque matin, à la salle de bains, de prier entre nous. Un jour, à notre étonnement, en nous relevant, nous vîmes qu'un pasteur réformé était entré et s'était agenouillé avec nous. Il nous serra la main et nous félicita, puis recommanda chaudement l'institution à ses amis. — En deux ans, le sanatorium eut un gain net de 1,700 Livres Sterling. Nous demandons à Dieu de nous donner une institution de ce genre; mais je le prie de nous envoyer des hommes fidèles aux principes. Notre malheur nous a humilié profondément, et nous a enseigné de grandes leçons qui ne seront pas perdues.

*Frère Booth.* — Qu'avez-vous fait pour les tribus noires ?

*Fr. Webb.* — Les noirs que nous voyons au Cap n'y sont que temporairement. Ceux auxquels nous parlons, nous disent : A quoi bon, je ne suis qu'un chien; venez dans notre pays nous enseigner. Un jour, cinq Basoutos, dont un chef de tribu, vinrent nous voir. Je leur fis donner un bain chaud et nous leur offrîmes à manger. Nous n'avons pas fait grand-chose pour les noirs. Mais nous nous proposons de fonder une petite institution à leur intention. Nous avons déjà collecté 100 Livres Sterling dans ce but. On nous a adressé un appel du pays des Cafres.



*Mardi après-midi*

A EXETER HALL

Près d'un millier de personnes sont réunies à 3 heures après midi dans la fameuse salle. A.-G. Daniells, le président de l'assemblée annonce avec de vifs regrets que le Dr Kellogg, le principal orateur de la réunion, n'est pas arrivé. Il donne alors la parole au Dr Ottoson de Copenhague, qui fait un discours vibrant de conviction en faveur de l'Évangile de la Santé, discours chaleureusement applaudi par l'assistance.

Il est suivi par le Prof. Salisbury qui indique en termes énergiques et précis le but des Ligues de la Santé et les exhorte de ne pas oublier dans leur programme la grande question de la Tempérance, dont il montre l'importance par de récentes statistiques d'un caractère effrayant.

Le président rappelle un incident de sa vie d'évangéliste, où il fut appelé à intervenir auprès d'un pauvre fiévreux à moitié étouffé par des bandages et des couvertures, et auquel on avait interdit l'air pur et l'eau fraîche. L'évangéliste lui fit donner tous les deux, baigna son corps brûlant et le vit guérir à vue d'œil. Sur son conseil, la femme du malade versa soigneusement dans une cuiller et ensuite dans le seau de toilette le nombre de gouttes de médecine ordonnées par le médecin; ce dernier trouva le malade allant fort bien et se flatta que c'était sa médecine qui en était la cause. (Rires.)

Le Dr E.-J. Waggoner est ensuite appelé à prendre la parole sur « La santé, notre Droit de naissance », où il développe les principes qui sont à la base de ce grand problème.

« Nos journaux de Santé », tel est le sujet développé par L.-R. Conradi. Il raconte comment notre garde-malade à Joppe, appelé « docteur d'eau » guérit un homme attaqué de la petite vérole et abandonné par le médecin. Il nomme les journaux suivants : *Good Health*, *Health Journal*, d'Amérique, *Good Health*, de Londres, un journal australien, un journal danois, le *Vulgarisateur* et *Gute Gesundheit*. Il félicite l'Angleterre de posséder le plus vivace de ces journaux, puisque, ayant commencé son existence il y a neuf mois seulement, avec un tirage de 5,000 exemplaires, il a actuellement un tirage de 40,000, grâce aux efforts énergiques de son directeur, le Dr A.-B. Olsen.

Une dame distinguée de Londres, M<sup>me</sup> Chant, qui a fait à Battle-Creek un séjour de 15 jours l'an dernier, fait entendre à l'assemblée une allocution éloquente, pleine d'éloges pour notre sanatorium et son personnel :

Le Dr A.-B. Olsen fait en conclusion un vibrant discours sur les « Ecoles de santé », dont voici les principes fondamentaux :

- 1° Respirez de l'air pur.
- 2° Buvez de l'eau pure.
- 3° Mangez des aliments purs.

*Collation*

A 6 heures, une collation consistant en café caramel, tranches de pain beurrées, sandwiches au protose, bromose, etc. est servie aux assistants.

*Mardi soir*

A 7 heures, l'assemblée est de nouveau réunie sous la présidence du Dr Ottoson, qui donne la parole au Dr B. Olsen. Le Dr Olsen déplore vivement le fait que l'orateur de la soirée, le Dr Kellogg, ne soit pas encore arrivé, et d'être obligé de traiter à sa place le sujet :

**Le secret de vivre cent ans**

Cinq maladies fatales ravagent l'espèce humaine, dit en substance l'orateur. La tuberculose, qui représente le sixième de tous les morts. La bronchite, la pneumonie, la fièvre scarlatine, les convulsions infantiles. Ces maladies peuvent être évitées par l'observation de l'hygiène. Dieu a fait la campagne et l'homme fait la ville, dit Cowper. C'est à la campagne que les chances de vivre sont les plus grandes. Une statistique prouve que les décès sont moins nombreux dans les prisons que dans les autres classes de la société, soit 10 par mille par an, vu la régularité du genre de vie imposé aux prisonniers.

Une grande réforme à opérer en ce siècle serait l'abolition de l'ancien système qui consiste à payer les médecins pour leurs visites, et son remplacement par un système qui consisterait à payer les médecins à l'année, à condition qu'au lieu de guérir les maladies, ils s'attachent à les prévenir : à prévenir le développement d'un affaiblissement de la vue chez l'enfant qu'on envoie à l'école trop tôt; à prévenir chez tel jeune apprenti le développement de la tuberculose en lui con-

seillant une autre vie que celle de l'atelier ; à prévenir la maladie d'une mère de famille, en l'avertissant qu'un repos, qu'un changement de vie est nécessaire. Selon le système actuel, on appelle le médecin quand le mal est fait, et souvent quand c'est trop tard. Ce n'est pas à ce moment là que le docteur peut inculquer les principes de la santé. Sous le système que je préconise, le médecin consacrerait son temps, son énergie à prévenir la maladie au sein de la famille. Il lui épargnerait ainsi de grandes dépenses, somme qui servirait à faire son salaire et qui serait plus que suffisante pour cela.

La nourriture d'aujourd'hui est du sang demain. Il nous faut une nourriture saine, exempte d'épices. Qu'est-ce qui conduit au premier verre de boisson ? Ce sont les aliments épicés, les aliments trop riches.

Ce n'est pas le travail qui épuise le système nerveux autant que le souci, l'inquiétude ; l'homme qui travaille en plein air jouit d'une meilleure santé que le citadin. Le travail au cerveau tend à raccourcir la vie.

Le corps se renouvelle constamment par le double processus de la décomposition et de la reconstitution des tissus. Ce fait permet de recouvrer la santé à n'importe quel âge, à condition de donner aux nouveaux tissus les éléments nécessaires, soit en première ligne l'air pur et une alimentation pure. (Applaudissements.)

*Le Dr Ottoson.* — En harmonie avec ce que nous venons d'entendre, je recommande l'adoption d'un système déjà inauguré en Chine, je crois : c'est que le médecin de famille soit payé autant que ses membres sont en santé, tandis que son traitement cesse quand la maladie entre au logis.

L'assemblée est invitée à poser des questions.

Un monsieur se lève et exprime son vif regret de ne pas avoir entendu l'homme éminent qui devait parler et qu'il est venu entendre avec plusieurs amis. Il demande qu'on précise un peu et que l'on indique ce qu'il faut manger et ne pas manger à déjeuner, dîner et souper.

*Dr Waggoner.* — Quand j'ai beaucoup de travail à faire, je ne mange que des pommes,

et je ne diminue pas en poids. On peut manger d'abord les fruits nutritifs comme noix, figues, dates, puis les pommes et les oranges. Dans ce cas-là on peut manger trois ou quatre fois par jour.

On demandera si l'appétit ne doit pas être consulté. Ce qui est bon, est bon en soi. La viande en soi, n'a pas un goût qui plaise à personne : preuve en soit le fait que la viande est d'abord cuite, puis salée, puis poivrée, puis enduite de moutarde ; et alors seulement on la mange.

Les fruits ne sont pas dans ce cas. On les mange tels quels. Si l'on ne se contente pas de fruits et de noix, on peut prendre les farineux bien cuits, à cause de l'amidon, et puis chacun est libre de descendre d'échelon en échelon, aussi bas qu'il veut. Mais les fruits sont les aliments de première qualité. (Applaudissements.)

*Dr Olsen.* — Tous les hommes ne sont pas faits également, n'ont pas le même goût, le même estomac. Ce qui est bon pour l'un peut être poison pour l'autre. Les fruits sont bons pour tout le monde en général. Je suis végétarien. Je prends deux repas par jour ; je déjeune à 7 heures et dîne à 3 heures. Je ne suis pas partisan de l'inquisition et je laisse chacun libre de faire comme il veut. Le déjeuner devrait être simple. Le mien est frugal : du zwieback, du fruit cuit et un peu de crème si possible. Ma ration de fruit est copieuse.

J'ai essayé de vivre une semaine rien que de fruits, trois fois par jour. Je n'ai pas perdu en poids. Un shilling de pommes, a dit un éminent docteur de Londres, est plus nutritif que un shilling de beef steak. Les bananes sont très nutritives. Evitons de trop manger ; cela accumule l'acide urique dans le corps. La meilleure épice est la faim. Le vrai appétit commande de s'arrêter quand la nourriture paraît la meilleure.

Le souper (pour ceux qui soupent) ne doit pas être pris après 7 heures et doit être très léger. Etudiez la question qui vient d'être agitée. (Applaudissements.)

## Au centre de l'Afrique

[Ce qui suit sont des notes prises d'un discours fait à la conférence de Londres fait par le frère Booth, qui vient d'entrer au service du Message et qui retourne en Afrique avec plusieurs collaborateurs.]

(Dimanche après-midi, 18 mai.)

IL y a onze ans, entendant résonner à mes oreilles : « Vends tout ce que tu as et suis-moi », je me disposais à me rendre en Afrique, quand je rencontrai, à Londres, en juin 1891, chez M<sup>r</sup> Guinness, un missionnaire du Congo. Il me demanda quels fusils j'allais emporter. — La Bible, lui dis-je. — Mais vous ne pouvez pas aller vivre en Afrique sans fusil. — J'irai sans fusil et si je n'y peux vivre, j'y mourrai.

Je partis pour Cape Town, et là, je me mis à prêcher dans les rues. J'y rencontrai les frères Wessels, A.-T. Robinson, et d'autres, qui m'offrirent l'hospitalité. Je leur demandai le privilège de coucher par terre afin de m'accoutumer à la vie du missionnaire. Ils m'enseignèrent le 3<sup>e</sup> message. Accoutumé à me laisser guider par le Seigneur, je me demandai : « Que veut dire ce message ? Est-ce là la voix de Dieu ? » Ils me demandèrent mon opinion sur leur prédication. « Je vous offenserai, si je vous la dis. — Peu importe. Eh bien, vous êtes victime d'une énorme illusion : assis ici au bord de l'Afrique — quand il y a 400 millions d'êtres à l'intérieur qui ne connaissent rien de Dieu — vous prêchez aux blancs ! »

Je partis pour le Zambèze. J'avais avec moi ma fille âgée de 8 ans. Un excellent missionnaire que j'y rencontrai m'apostropha solennellement que si je faisais passer le fleuve à ma fille, je serais responsable de sa mort. Je lui citai le passage : « Si quelqu'un ne quitte père ou mère ou femme ou enfant, il n'est pas digne d'être mon disciple. » — Qui vous a envoyé ici, quelle société ? — Celui qui nous a dit : « Allez dans tous les mondes et prêchez la bonne nouvelle. » — Vous n'avez pas le droit de vous envoyer vous-même. — Nous ne comprenons pas la Bible de même façon. J'irai mon chemin et vous le vôtre. »

J'arrivai dans la contrée de Kilimanée. Je ne savais pas un mot de la langue indigène. Je me mis à chanter en Zulu. Les enfants vinrent, les vieux aussi. Des soldats portugais m'emmenèrent en prison. Je fus tout honoré de cette distinction, et m'y mis à chanter. Présenté devant le magistrat portugais et questionné sur mon but et mon occupation, je répondis que je passais par le pays et qu'en ma qualité d'Anglais je désirais jouir de la liberté de voyager et de prêcher l'Évangile. » Un Italien se présenta et touché par l'Esprit de Dieu, s'offrit de m'accompagner et de me servir de traducteur.

Je n'ai jamais passé de plus belles années que ces cinq ans-là. Les difficultés étaient plutôt des incidents romantiques.

J'étais allé en Afrique avec l'idée que l'Africain était un homme faux, paresseux, etc. C'est une erreur. Il n'y a pas d'homme plus actif, plus travailleur que lui, si vous le traitez honnêtement. A vous dire toute mon idée, c'est le meilleur homme que je connaisse. Je suis honteux de rester si longtemps chez les civilisés. Voici un exemple de leur intelligence.

Un Écossais prétendit questionner un jeune nègre converti.

— Qu'êtes-vous ?

— Chrétien.

— Qu'est-ce que cela ?

— J'ai donné ma vie à Christ.

— Non sens !

— Oui je suis descendu dans l'eau, je suis mort avec lui pour vivre pour Dieu, et le prêcher à mes semblables.

Un jour, le D<sup>r</sup> James Johnson passa chez moi, ma fille était mourante de la fièvre. Lui aussi me reprocha ma cruauté envers elle.

« — Je vous dévoilerai dans mon livre », me dit-il. Ce livre existe : *Romance versus Reality*. Il m'y traite de fanatique. Eh bien, Dieu m'a conservé ma fille.

Ici, j'eus un deuxième avertissement sur le message. Un homme, le frère Jayres, arriva à ma cabane.

— Je vous cherche ; me recevrez-vous ?

— Qui êtes-vous ?

— Un des adventistes que vous avez vus à Cape Town.

— Entrez. Il est écrit : « N'oubliez pas d'exercer l'hospitalité. » Il resta deux mois, et m'enseignale message. Parfois, il me pressa très fort. Un moment, je fus presque impatient avec lui. En vrai missionnaire, il était d'une persévérance inouïe.

Je ne l'ai plus revu. Je l'ai toujours respecté. Il est mort depuis. Il évangélisait les noirs avec son violon.

Il faut que je vous dise quelque chose de l'avantage d'aller sans fusil. Lisez le Psaume 91°. Il vaut mieux qu'un fusil contre tous les lions de la terre. Nous étions au danger des crocodiles, des hippopotames, des léopards, des lions. J'ai vu un homme qui tua cinq lions, l'un après l'autre en un jour, en quelques instants. C'était près d'où j'étais. Je couchais la nuit dans un canot. Les crocodiles venaient en frôler les côtés et se jouer autour de nous. Ma fille était très calme, autant qu'elle tenait ma main dans la sienne. Je déterminai de passer la nuit sur terre. Tout était tranquille. Vers minuit, j'entendis des rugissements effroyables qui s'approchaient d'instant en instant. Mon cœur battait violemment. Trois lions approchaient.

— Papa, des lions ! promets-moi que les lions ne vont pas te manger et me laisser seule en Afrique.

Je lui dis : Je te le promets, et, malgré moi : Ne te rappelles-tu pas les promesses de Dieu. A vrai dire je n'en savais pas une à ce moment-là. Finalement je pus lui dire :

— « Tiens-toi en repos et sache que je suis ton Dieu. »

— Encore une papa, c'est si beau.

— L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent et les garantit. »

On entendait les lions froisser le feuillage et haleter. Ils finirent par disparaître. Au matin, j'eus bien honte de mon manque de foi.

Un jour, en canot, nous étions entourés d'hippopotames qui ouvraient et fermaient une énorme bouche avec un bruit effroyable.

« Comment Dieu va-t-il nous aider, me dis-je, contre une bête si affreuse, si idiote ? » L'hippopotame approcha sa tête à deux pieds de moi, et me regarda fixement de son petit œil. J'en fis autant et remarquai dans cet œil un regard si doux que l'animal me gagna le cœur. Il disparut au même moment.

J'en viens à mes expériences comme missionnaire. Chez les Andonas, un chef me dit :

— On vous tuera.

— Le Livre de Dieu, lui répondis-je ; nous dit : « Ne craignez pas celui qui tue le corps, — mais je vous dirai qui vous devez craindre (ceci vous regarde) : Craignez celui qui peut tuer le corps et l'âme. » L'attitude de ce chef changea et il m'écouta durant trente jours.

Les Jaos m'accusèrent d'avoir tué et mangé une femme et son enfant, et enterré leurs os dans une caisse. Cette femme, chose curieuse, avait disparu le jour même. J'étais donc mal vu de cette tribu.

Elle se composait en partie d'esclaves et je prétendis travailler à les libérer, ce qui est arrivé par la grâce de Dieu.

J'avais acheté du terrain et j'en donnai des portions aux nègres. Quand arrivèrent les Anglais, on m'ordonna avec menaces de renvoyer mes nègres.

« On vous tuera ici. »

— Eh bien soit ; cela ne vous fera pas de mal. Autant mourir que les voir esclaves.

— Jamais vous ne ferez cesser l'esclavage.

— Dieu le peut.

— Renvoyez ces hommes, je vous l'ordonne.

— De quel droit ?

— Au nom de la reine d'Angleterre.

— Et moi je refuse au nom de Jésus-Christ, qui est plus haut qu'elle.

L'officier anglais m'envoya alors une note qui me frappait d'une amende de 14 livres sterling pour avoir engagé les nègres à prendre leur liberté.

J'allai chez lui et lui dis :

— Je n'ai rien fait de mal, et je ne payerai pas ; quelle est l'alternative que vous m'offrez ?

— 15 jours de travaux forcés.

— A la bonne heure, j'apprendrai à faire des briques.

— Vous vous moquez.

— Du tout.

— Vous avez un truc, un but secret ; vous allez faire quelque rapport à la société des missions.

— Pas davantage. Donnez à ces gens des habits et de la terre, et ils nous traiteront,

vous et moi, en gens civilisés; au lieu de les maintenir dans la dégradation.

Voici comment je suis arrivé au Sabbat. Il y a une tribu qui adore une statue appelée la fille de Dieu. J'allai pour la voir mais sans succès. Un lion avait été aperçu. On demanda un fusil.

— J'en ai un, dis-je; en montrant ma Bible et je leur annonçai l'Évangile. L'un d'eux me demanda de leur lire des paroles de Dieu lui-même. C'était le chef Chacaïta. Je leur lus les commandements. Arrivé au 4<sup>e</sup> commandement, il me demanda :

— Quel est ce jour-là ?

Je fus tout interdit. Vais-je mentir ? me demandais-je. Non. Je répondis :

— C'était hier ; mais nous, les blancs, nous nous reposons aujourd'hui.

— Quel droit, vous, les blancs, avez-vous de changer la loi de Dieu ?

Je lui expliquai que Jésus étant venu, les choses avaient changé, et que d'ailleurs j'avais d'autres choses à leur dire.

Quinze jours après, une trentaine d'entre eux vinrent me trouver dans ma tribu et me dirent qu'ils avaient décidé d'adorer et de servir Dieu et de garder le 7<sup>e</sup> jour.

Je fus confondu. Mes nègres m'accusèrent de les avoir trompés en leur enseignant à garder le premier jour de la semaine. Je me demandai si j'allais être laissé tout seul à garder le dimanche, puis je me décidai moi aussi à observer le jour du Seigneur, le 7<sup>e</sup> jour.

En conclusion, je dirai qu'il me semble étrange, frères, qu'une dénomination de 70,000 membres, qui se donne pour mission d'évangéliser le monde dans cette génération, n'ait des publications qu'en 40 langues quand il y en a 400, dans lesquelles la Bible est imprimée. Il me semble que notre constante préoccupation doit être de trouver les 400 missionnaires qui nous manquent. [*Très bien.*]

A.-G. Daniells. : Frère Booth parle deux langues indigènes; et une de ses stations, qui est sur le Zambèse, n'est pas très loin de notre mission chez les Matabélés. Ces deux missions se rencontreront, puis l'œuvre sera poussée vers le centre de l'Afrique, jusqu'au Lac Nyassa.

J. V.

## Cinq mille francs pour la France

TEL est le cri de guerre de la Société de la Jeunesse de l'Iowa. Les membres de la branche de Des Moines a lu l'article si intéressant, qui a paru dans la *Review* du 7 janvier et intitulé « Le Tarn en France ». En réfléchissant à l'appel qui y est fait pour des fonds, par le professeur Wilkinson, qui a quitté le Collège de l'Union pour aller travailler dans ce champ négligé, l'Esprit du Seigneur les a impressionnés sur leur responsabilité dans cet appel, ils se sont mis à l'œuvre avec un zèle louable. La Société de Des Moines a commencé la liste de souscriptions par un don généreux, et maintenant elle fait appel par correspondance aux autres Sociétés et à tous les jeunes gens et jeunes filles de l'Etat, les exhortant à la suivre. Si la jeunesse de l'Iowa s'unit dans ce mouvement suivant son privilège, il n'y a pas de doute que cette somme se trouvera. L'effort sera certainement une source de riches bénédictions pour ceux qui y prendront part. C'est là un progrès défini dans l'accomplissement de ce que se propose l'organisation de la jeunesse : « Le message de l'avènement à porter au monde entier dans cette génération. »

Pourquoi les jeunes gens et les jeunes filles parmi nous, ne ressentiraient-ils pas la joie du message dans leurs cœurs, et ne porteraient-ils pas leur part des fardeaux de l'heure actuelle ? La jeunesse de tous les Etats de l'Union ne pourrait-elle pas s'unir dans un effort analogue ? Il n'y a sans doute personne qui désire que fonds et travaux soient entièrement consacrés au champ missionnaire interne. Pourquoi nos jeunes gens ne porteraient-ils pas secours aux régions lointaines qui poussent le cri macédonien. Qu'y a-t-il de plus logique et raisonnable que notre jeunesse fasse des efforts en vue de seconder l'œuvre à l'étranger, dans laquelle est engagé l'un des siens ? Il n'est pas nécessaire d'entreprendre des impossibilités, car on n'en récolterait que le découragement; mais ce n'est pas là une chose impossible aux jeunes gens de tous les Etats que de prendre une part active aux exi-

gences de champs missionnaires dans le besoin. Voici ce que nous disons à tous nos jeunes gens et jeunes filles partout : « Qui sait si tu n'es point parvenue à la royauté pour un temps comme celui-ci ? »

M<sup>me</sup> L.-F. PLUMMER  
dans le *Youth's Instructor*.

## CONVOICATIONS

LA Conférence de l'Europe Centrale tiendra ses assemblées ainsi que celle des Ecoles du Sabbat et de la Société Missionnaire conjointement avec le camp-meeting qui aura lieu à Genève du 1<sup>er</sup> au 6 juillet prochain. Nous avons besoin du concours de tous nos frères et nous les invitons chaleureusement à faire leur possible pour assister à cette assemblée.

B.-G. WILKINSON.

## NÉCROLOGIE

JEUDI, 22 mai, nous déposons dans la tombe, pour y demeurer jusqu'à la première résurrection, notre bien-aimée sœur **Fuchs**, enlevée à l'affection des siens et de ses amis à l'âge de 66 ans. Durant le cours de sa douloureuse maladie, elle manifesta une patience, et une résignation chrétiennes qui ne se départirent pas jusqu'à son délogement. Lorsqu'elle apprit que sa maladie était à la mort, elle ne manifesta aucune crainte, aucune frayeur; elle remit son dépôt avec confiance entre les mains de Celui en qui elle avait cru. Notre sœur qui avait accepté le 3<sup>me</sup> message en 1897 rendit un bon témoignage à la vérité. L'église d'Yverdon perd en elle un membre zélé, régulier et dévoué. Plusieurs frères de La Chaux-de-fonds et de Renan avaient tenu de manifester leur sympathie à la famille affligée en assistant à l'ensevelissement. Quelques paroles de circonstance furent adressées aux parents et amis par le soussigné

A. BORLE-FAVRE.

Le 16 avril, notre chère sœur en Christ, **Adèle Huguenin**, de la Chaux-de-Fonds,

mère de notre frère Alfred Huguenin, s'est endormie en Jésus dans sa 79<sup>e</sup> année.

Depuis 10 ans cette sœur observait les commandements de Dieu avec joie et son unique espérance était en son Sauveur.

Le 18 avril, les derniers devoirs furent rendus à cette sœur.

Quelques remarques ont été faites par le soussigné sur 1 Thes. 4 : 13-15 et sur 2 Tim. 4 : 7, 8, invitant tous à mettre leur confiance en Celui qui réserve la couronne de justice à ceux qui auront aimé son avènement.

AL. GUENIN.

Sabbat, le 7 juin, s'est endormi dans la foi en son Sauveur, frère **Emile Steiner**, qui avait atteint l'âge de 54 ans, 7 mois et 7 jours. Il y a 18 ans que frère Steiner a accepté la vérité présente. Il souffrait d'une maladie de foie dont l'état s'aggrava à un tel point, qu'il y a six semaines il dut se mettre au lit pour ne plus en sortir. Ce temps lui a été en bénédiction. Il se prépara sérieusement pour sa fin, et avec une fidélité paternelle, il encouragea tous les siens à suivre le Sauveur et à le servir fidèlement. Sa foi ne lui fit pas défaut et ainsi il s'est endormi en paix, laissant une veuve et 7 enfants à déplorer cette séparation.

A son ensevelissement, qui eut lieu à Prilly près Lausanne, un bon nombre de frères et amis sont venus pour témoigner leur sympathie à la famille, le soussigné prononça à cette occasion des paroles d'instruction et de consolation tirées de Jean 11 : 25.

J. ERZENBERGER.



### Une famille

désire une domestique connaissant la cuisine végétarienne. Bons gages, voyage payé. S'adresser pour renseignements à M. F. Blanzat, 8 rue du Pavé, Thiers (France).

### On cherche

une jeune fille pour apprendre le métier de tailleuse. Bonne occasion d'apprendre l'allemand. Jour du Sabbat libre. Vie de famille. Pour autres informations, s'adresser à M<sup>me</sup> Lydia Furrer, tailleuse, Dorfstrasse, Veltheim près de Winterthur.



# Rapport des colporteurs de l'Europe centrale.

Mai 1902

Noms	Localités	Heures	LIVRES et TRAITÉS			Abonnements	
			Souscript.	Journaux vendus	Valeur	au Vulg. et Gt. Gesundh.	aux Signes et Herold
Jeanne Bourquin	Genève	86	104	—	217 05	—	—
César Guenin	Genève	84	92	—	326 50	—	1
Alph. Marchi	Chaux-de-fonds	158	50	—	148 10	—	—
Th. Monnier	Lausanne	201 <sup>1/2</sup>	120	—	379 90	—	—
Jules Ray	Genève	70 <sup>1/2</sup>	56	—	100 50	—	—
Sam. Rochat	Fribourg	213	70	—	680 —	282	—
Ferd. Scheller	Montbéliard & Val de Travers	112	71	—	239 80	—	—
TOTAUX		925	563	—	2091 85	282	1